ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

16 | 2012

La culture progressiste à l'époque de la guerre froide

Les difficiles progrès de l'histoire juive et de l'histoire de la Shoah en Allemagne durant la guerre froide, à l'exemple de Joseph Wulf et de Helmut Eschwege

Die mühsamen Fortschritte der jüdischen Geschichte und der Geschichte der Shoah in Deutschland während des Kalten Krieges, am Beispiel von Joseph Wulf und Helmut Eschwege

Laurence Guillon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/1473>

DOI : 10.4000/ilcea.1473

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-232-5

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Laurence Guillon, « Les difficiles progrès de l'histoire juive et de l'histoire de la Shoah en Allemagne durant la guerre froide, à l'exemple de Joseph Wulf et de Helmut Eschwege », *ILCEA* [En ligne], 16 | 2012, mis en ligne le 04 juillet 2012, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/1473> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ilcea.1473>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

© ILCEA

Les difficiles progrès de l'histoire juive et de l'histoire de la Shoah en Allemagne durant la guerre froide, à l'exemple de Joseph Wulf et de Helmut Eschwege

Die mühsamen Fortschritte der jüdischen Geschichte und der Geschichte der Shoah in Deutschland während des Kalten Krieges, am Beispiel von Joseph Wulf und Helmut Eschwege

Laurence Guillon

- ¹ Les historiens Joseph Wulf (RFA) et Helmut Eschwege (RDA), dont le premier est manifestement plus connu en France, ont vécu tous deux à l'époque de la guerre froide. Ce contexte historique particulier a eu des résonances bien différentes pour l'un et l'autre : c'était avant tout l'époque de l'anticommunisme pour Wulf, celle de l'antifascisme pour Eschwege. Ces deux traits caractéristiques de ce qu'on peut appeler la culture de la guerre froide ont eu des conséquences décisives pour leurs recherches historiques. Dans les deux cas, le traitement du passé national-socialiste pouvait non seulement apparaître comme superflu ou inopportun, mais également comme nuisible politiquement (Schoenberger, p. 7). Bien sûr, on ne peut nier que le « travail sur le passé » ait été beaucoup plus conséquent en RFA qu'en RDA, même en dépit de ses lacunes certaines. Néanmoins, on peut avancer l'hypothèse qu'il existe un point commun essentiel entre Wulf et Eschwege : celui de n'avoir pas été considérés à leur juste valeur par la société qui les entourait – qu'elle soit est-allemande ou ouest-allemande, bien qu'ils aient fait preuve de plus de clairvoyance que leurs contemporains. Tous deux étaient des sortes de Cassandre, condamnées à ne pas être écoutées par leurs concitoyens, voire des « trouble-fête » au sens de Marcel Reich-Ranicki, c'est-à-dire des intellectuels qui dérangent, mais font évoluer les consciences¹. En quoi ont-ils contribué à l'émergence d'une culture progressiste, à la fois au sens

d'apport à la connaissance et d'avancée morale ? Et en quoi ont-ils été freinés par une culture qui se prétendait elle-même progressiste dans le contexte de la guerre froide ?

- 2 Eu égard au vécu des deux historiens, il semble incontournable de présenter, dans un premier temps, leur biographie, car elle conditionne en grande partie leur œuvre. Il en résulte une volonté de documenter la Shoah érigée en véritable éthique. Celle-ci s'est heurtée à bien des obstacles de nature politique et idéologique dans les années 1950-1960, qui ont même mené au désespoir total dans le cas de Joseph Wulf. Enfin, nous verrons que, malgré le climat plus favorable à l'analyse de la Shoah à partir des années 1970, il a bien souvent fallu attendre la fin de la guerre froide pour que leurs travaux soient réhabilités.

Deux destins et deux carrières marqués par la Shoah

- 3 La vie et l'œuvre des deux historiens peuvent être mis en miroir pour plusieurs raisons : ils sont tous les deux juifs, de la même génération ; ils ont vécu la Shoah et ont consacré une bonne part de leur vie à l'étudier, chacun dans l'un des deux États allemands. On peut ainsi les considérer tous deux comme des artisans de la *Vergangenheitsbewältigung* dans les deux Allemagnes.

Deux victimes du national-socialisme

- 4 Joseph Wulf (1912-1974) et Helmut Eschwege (1913-1992) sont tous deux issus de familles juives, mais de deux univers foncièrement différents. Wulf est certes né à Chemnitz, mais lorsqu'il a cinq ans, ses parents, de riches commerçants originaires de Pologne, s'établissent à Cracovie : il fait donc partie du monde des « Juifs de l'Est », alors que la famille de Eschwege, né à Hanovre, peut être considérée comme juive-allemande assimilée.
- 5 Wulf grandit et commence ses études en Pologne. Il les poursuivra à Nancy et à Paris. Il se marie en Pologne à l'âge de vingt-deux ans avec une jeune femme issue d'une famille de rabbins. Le père de Joseph Wulf, très orthodoxe, aurait souhaité que son fils devienne rabbin ; il a d'ailleurs suivi une formation et possédait un véritable « savoir juif », selon l'expression de Henryk Broder², bien qu'il ait pris ses distances avec la religion après la Shoah. Eschwege lui aussi est orienté vers l'orthodoxie par son père, secrétaire de la communauté juive de Hanovre, qui décide de venir s'installer à Hambourg afin que ses enfants puissent suivre l'enseignement d'une école talmudique.
- 6 Wulf, qui appartient à la bourgeoisie cultivée polonaise, publie son premier livre à l'âge de vingt-sept ans en yiddish, sa langue maternelle : *Kritische Miniaturen*. On est alors en 1939 et l'invasion allemande en Pologne met fin à sa carrière d'écrivain de manière abrupte. Dans sa jeunesse, Eschwege ne s'intéresse pas encore à l'histoire juive. Il apprend le métier de commerçant dans un quartier pauvre de Hambourg et se rapproche du SPD, où il trouve notamment un soutien face à la montée de l'antisémitisme, et entre aux Jeunesses socialistes. Il prend ses distances avec la religion en réaction à l'orthodoxie parentale. Il adhérera au KPD en 1937. Ainsi, les orientations politiques des deux historiens divergent dès leur jeunesse.
- 7 Cela ne les empêchera pas d'être persécutés tous les deux par le régime nazi. Toutefois, leur expérience du national-socialisme est marquée par une différence de taille : alors

que Eschwege connaît les errances de l'exil, Wulf survit en camp de concentration. En 1941, celui-ci s'engage dans une organisation de résistance juive, après avoir mis à l'abri sa femme et son fils chez des paysans. Arrêté en 1942, il est déporté à Auschwitz. Lors de l'évacuation du camp en janvier 1945, il parvient à s'échapper avec quelques co-détenus et à éviter ainsi la marche de la mort. À la fin de la guerre, il retrouve sa femme et son fils qui ont survécu, alors que tout le reste de sa famille a été assassiné. Le parcours chaotique de Eschwege le mène d'abord dans les pays scandinaves et baltes dès 1934, puis il finit par gagner la Palestine juste après la « Nuit de Cristal ». Là-bas, il exerce toutes sortes de métiers et devient membre du parti communiste de Palestine. En 1942, il rejoint l'armée britannique. Les deux hommes ont donc en commun de ne pas être uniquement des victimes passives du national-socialisme, mais également des résistants ; en revanche, l'expérience concentrationnaire de Wulf a été incontestablement bien plus traumatisante que l'expérience de l'exil pour Eschwege, ce qui n'est certainement pas sans lien avec sa fin tragique.

L'histoire au service de la reconstruction des sociétés allemandes d'après-guerre

- 8 Dès la fin de la guerre, Wulf participe à la fondation de la Commission centrale d'histoire juive de Pologne (ancêtre de l'Institut historique juif de Varsovie). Il se rend à Paris en 1948 où il dirige le Centre pour l'histoire des Juifs polonais et rencontre Léon Poliakov. Puis, son travail le mène à Berlin où il s'établit définitivement en 1955. Eschwege quant à lui, s'établit à Dresde en 1946 après avoir fait étape en Tchécoslovaquie. Son rôle consiste alors à participer à l'élaboration des bibliothèques antifascistes de RDA. À partir de 1952, il est affecté au nouveau Musée d'histoire allemande à Berlin. Plus tard, il reviendra à Dresde, où il sera employé par l'université technique. La recherche historique n'est alors que son passe-temps.
- 9 Wulf n'est pas non plus rattaché à une institution. Mais à la différence de Eschwege, il consacrait tout son temps à la recherche. Il a ainsi eu beaucoup de difficultés à préserver son cadre de travail (Schoenberger, p. 14), particulièrement du point de vue financier. Peu de temps avant sa mort, il écrira à un de ses amis : « Depuis plus d'un an, je n'ai pas de source de revenu. Après vingt-cinq ans de travail, je me retrouve pratiquement acculé à la ruine³. » Sa femme décède en 1973. C'est, selon lui, l'événement le plus éprouvant de sa vie après Auschwitz⁴ et qui contribue sans doute grandement à expliquer son suicide en 1974. Pour un de ses proches toutefois, sa défenestration rappelle la mort désespérée des prisonniers du ghetto de Varsovie que l'on voyait sauter des maisons en flammes (Scheffler, *Aktion Sühnezeichen*, p. 52). Eschwege connaît une fin de vie moins tragique : il profite en effet du climat fort différent des années 1970 et 1980, plus propice à la recherche sur les Juifs. Les événements de 1989-1990 achèveront de le réhabiliter complètement, surtout après la parution de son autobiographie, *Fremd unter meinesgleichen*, « étranger parmi mes semblables », dans laquelle il se présente comme une victime juive de la RDA.
- 10 Si l'on compare leurs méthodes de travail, on s'aperçoit qu'ils ont en commun d'être tous les deux autodidactes. Comme le disait lui-même Wulf, sa véritable université, c'était Auschwitz⁵. Il était à lui seul un véritable institut historique. De même, les recherches de Eschwege reposent sur son engagement personnel durant son temps libre. La capacité de travail de Wulf est proprement surhumaine : cette rigueur est sans

doute héritée de l'étude du Talmud. On retrouve en lui la figure du Juif érudit. Il a publié au total dix-huit ouvrages sur la Shoah. À côté, le bilan de Eschwege paraît peut-être plus modeste, mais il n'en reste pas moins impressionnant quand on pense que l'histoire n'était pour lui qu'un passe-temps.

- 11 Joseph Wulf est connu avant tout pour son travail en commun avec Léon Poliakov : leur premier volume, *Le Troisième Reich et les Juifs*, est publié en 1955. Il sera suivi par toute une série sur le Troisième Reich : ... et « ses serviteurs » en 1956 (ayant pour objet les Affaires étrangères, la justice, la Wehrmacht), ... « ses penseurs » en 1959 (sur l'idéologie national-socialiste et les milieux scientifiques), ... « ses exécutants » en 1961 (sur le ghetto de Varsovie) pour lequel Wulf travaillera seul. Wulf et Poliakov ne voulaient publier « que des documents », et à savoir « des documents allemands » afin que les lecteurs aient un accès direct aux sources du national-socialisme⁶. La tâche de l'historien se résumait alors à ajouter un titre, un avant-propos et des paragraphes introductifs aux documents bruts. Wulf a également publié toute une série d'ouvrages consacrés à différents domaines socio-culturels du Troisième Reich (les arts, la presse...) et il est par ailleurs l'auteur de biographies de personnalités du Troisième Reich, comme Heinrich Himmler. Parmi les travaux de Eschwege, on peut distinguer deux grandes thématiques : la persécution des Juifs, mais aussi des aspects de l'histoire culturelle juive (synagogues, cimetières...). Deux de ses ouvrages principaux ont été publiés en RDA : *Kennzeichen J* en 1966 et *La synagogue dans l'histoire allemande* en 1980.
- 12 Les ouvrages de Joseph Wulf ont été traduits dans de très nombreuses langues et on peut dire qu'il jouissait d'une renommée internationale, malgré la non-reconnaissance de ses pairs et du public ouest-allemands. Il a reçu d'importantes distinctions honorifiques : en 1961, le prix Leo Baeck du Conseil Central des Juifs en Allemagne ; en 1964, la médaille Carl-von-Ossietzky de la Ligue internationale pour les Droits de l'Homme – bien que la cérémonie n'ait rassemblé qu'une petite centaine de personnes⁷. En 1967, la Communauté juive de Berlin lui décerne le prix Heinrich Stahl et en 1970, c'est la Freie Universität qui le nomme *docteur honoris causa*, titre qui lui est décerné non pas par la faculté d'histoire, mais par la faculté de théologie. Il a été oublié durant des décennies⁸ pour être redécouvert bien après sa mort, notamment par Nicolas Berg au début des années 2000. Même s'il n'est pas aussi connu, Eschwege a tout de même joui d'une grande considération à l'étranger, beaucoup plus que dans son propre pays : il reçoit ainsi la médaille Buber-Rosenzweig en 1984 (pour son travail commun sur l'histoire juive avec le pasteur Theodor Arndt), qui est un prix de l'Ouest, de la Société de coopération judéo-chrétienne. C'est alors que les médias est-allemands semblent le découvrir pour la première fois. En 1990, il reçoit le prix de l'université technique de Dresde, qu'il avait refusé en 1982.

Documenter la Shoah : une véritable éthique

- 13 Le progrès essentiel que pouvait prétendre apporter un historien à l'époque de la guerre froide est certainement d'aider à comprendre et à interpréter les erreurs passées afin d'en tirer des leçons pour le présent et l'avenir. Chez Wulf et Eschwege, cette volonté de faire la lumière sur le passé, qui obéit à une véritable éthique, s'articule clairement en deux moments : d'une part, rendre justice aux victimes juives (d'un point de vue moral) et d'autre part, participer au progrès de la connaissance (*Aufklärung*).

Rendre justice aux victimes juives

- 14 Tout d'abord, il faut citer la maxime de Wulf : « Souviens-toi des six millions ! » – le *Zachor* en hébreu. Cette pensée trônait au-dessus de son bureau et son but a réellement été durant trente ans de tout faire pour que la Shoah ne soit pas oubliée. C'était là sa principale source de motivation. De cela découle immédiatement un problème pour Wulf en tant qu'historien : lui-même avoue qu'il lui est impossible d'adopter une position « neutre » ou « objective » :

Nous ne pouvons être des chercheurs de vérité neutres et non-impliqués lorsque nous relatons des événements qui ont décidé de la vie et de la mort d'être humains. Il est de mon devoir de prendre parti pour les victimes, au nom de l'humanité et pour un avenir plus humain. Nous devons trouver des moyens et des méthodes – je veux dire des moyens et des méthodes scientifiques exactes – qui nous aideraient à comprendre ce que les hommes ont enduré dans les camps de concentration et d'extermination. Nous ne pouvons pas rester indifférents lorsque nous nous interrogeons sur les causes et les raisons profondes de leur assassinat. (Schoenberger, p. 6)

Or, cette neutralité impossible lui a vivement été reprochée, comme nous le verrons plus loin.

- 15 Chez Eschwege, on retrouve aussi cette volonté de rendre hommage aux victimes, même s'il ne l'érige pas en véritable impératif catégorique comme Wulf. Pour lui, le devoir du survivant est avant tout d'être vigilant et actif politiquement, afin que le pire ne se reproduise pas (Ostow, p. 187). La différence essentielle est que pour Eschwege, les victimes ne sont pas seulement les victimes de la Shoah : il veut aussi rendre hommage aux victimes oubliées de la politique « antijuive » de la RDA. En effet, c'est justement la vague antisémite qui a sévi en RDA dans les années 1952-1953, suite au procès Slansky et au « complot des blouses blanches », qui l'a poussé à se consacrer à l'histoire et à la culture juives (Ostow, p. 186).

Participer au progrès de la connaissance

- 16 Au-delà de cet impératif moral, tous deux ont contribué à faire la lumière sur l'époque du Troisième Reich. Joseph Wulf d'abord est incontestablement un « *Aufklärer* » sur l'État nazi (Schoenberger), et même un pionnier en ce domaine. Chez lui, la recherche historique fut une véritable « monomanie » : « Lorsque j'ai retrouvé la liberté à Auschwitz, dit-il, je me suis juré de me consacrer jusqu'à la fin de ma vie à l'histoire du Troisième Reich ». Eschwege a lui aussi contribué à faire la lumière sur la Shoah, mais également sur l'histoire juive en général, qui constituaient des zones d'ombre en RDA. Dans l'introduction d'un de ses ouvrages, il emploie d'ailleurs lui-même le terme : « Il faudrait plus d'*Aufklärung* mais celle-ci laisse à désirer en RDA. » (*Geschichte der Juden im Territorium der ehemaligen DDR*, p. 9)
- 17 Une dimension non négligeable du travail de Wulf est la révélation de faits commis par les nazis. Ainsi, avant toute chose, il ne renonce jamais aux noms propres. Pour lui, l'histoire ne saurait être désincarnée et le fait même de nommer les coupables constituait une étape nécessaire. On trouve souvent à la fin de ses livres de longues annexes où sont listés tous ces noms. Il a ainsi dévoilé la compromission de nombreux « serviteurs » du Troisième Reich, faisant parfois grand bruit, comme lorsqu'il a publié

un document portant la signature d'Otto Bräutigam, alors conseiller politique d'Adenauer. Sans chercher à aucun moment à se venger, il a montré que la culpabilité ne devait pas seulement être portée par une poignée de hauts dignitaires nazis, mais également par toute une foule de petits criminels. Pour cela, il a dépouillé systématiquement tous les documents des instituts juifs de l'étranger, les archives d'État de Nuremberg, les archives fédérales, le *Berlin Document Center*, ainsi que les archives de l'Académie des arts. Il a notamment fait connaître des documents-clés comme le protocole de la Conférence de Wannsee. Nombreux sont d'ailleurs ceux qui parlent d'une véritable rupture de tabou. La série qu'il a publiée avec Poliakov aurait même, selon son biographe, littéralement « transformé la République » fédérale d'Allemagne (Schoenberger, p. 21). Il eût fallu être sourd pour ne pas entendre ce coup de cymbale. Et pourtant, beaucoup semblent avoir fait la sourde oreille.

- 18 Eschwege a lui aussi voulu éclairer ses contemporains à la fois sur l'ampleur des destructions nazies et sur le statut précaire des Juifs en RDA. Là aussi, il s'agissait d'une véritable rupture de tabou : ce dernier point n'a été abordé ouvertement qu'après le tournant de 1990. Son originalité est d'avoir essayé durant toute sa vie en RDA de préserver la tradition juive ou plutôt d'introduire l'histoire juive dans la conscience du socialisme. Cela n'était nullement évident puisque la doctrine officielle refusait de reconnaître les spécificités de l'histoire juive et niait la dimension raciale des crimes nazis.
- 19 Or à l'époque où ils ont commencé leurs travaux, ces deux visions des choses n'étaient pas forcément considérées comme progressistes. Au contraire, elles étaient extrêmement dérangeantes, voire troublantes, dans un contexte où la population allemande se considérait plutôt comme victime du national-socialisme. Comment expliquer l'accueil hostile qui a été réservé à leur œuvre ? Dans les années 1950-1960, les oppositions auxquelles ils doivent faire face sont très largement conditionnées par le contexte politique et idéologique de la guerre froide, en premier lieu par l'anticommunisme à l'Ouest et l'antifascisme à l'Est.

La difficile « maîtrise du passé » dans la RFA et la RDA des années 1950-1960

- 20 Que ce soit durant l'ère Adenauer, puis dans une moindre mesure, sous la grande coalition, ou durant l'ère Ulbricht, la réception hostile des œuvres des deux historiens semble s'expliquer en grande partie par le fait que les régimes est- et ouest-allemands, mais également leurs élites et les citoyens eux-mêmes n'étaient pas prêts à se confronter à leur passé national-socialiste.

Des idéologies peu ouvertes à la question de la Shoah

- 21 On connaît bien les griefs habituels, et fondés, à l'encontre de la RFA sous l'ère Adenauer : la grâce accordée à de hauts dignitaires nazis, les fameuses « continuités personnelles », c'est-à-dire le retour des anciennes élites dans les domaines de la justice, de l'armée, de l'économie, de la science et de la culture. Dans ces circonstances, ceux qui voulaient éclairer l'opinion sur le régime nazi et ses crimes avaient bien peu de chances de succès. Il n'est donc pas étonnant que Wulf ait fait face à d'innombrables difficultés pour faire entendre sa voix en RFA. Certes, il a été prouvé de longue date

qu'il n'y avait jamais eu d'amnésie générale : pour preuve, *L'État SS* de Kogon, publié en 1947, est déjà vendu à 250 000 exemplaires en 1955. C'est donc que le thème intéresse. Mais on ne peut nier pour autant un certain refoulement dont Wulf a sans conteste été un grand perdant. Les sujets qu'il abordait étaient déplacés dans cette époque d'euphorie, marquée par le miracle économique, l'intégration européenne et l'ancrage à l'Ouest. Ce n'est qu'au prix de ce tabou, lourd de conséquences, que la société ouest-allemande a pu se reconstruire et se donner son « orientation occidentale capitaliste » (Lutz, *Aktion Sühnezeichen*, p. 60).

- 22 À l'Est, le soi-disant antifascisme officiel a permis à la RDA de s'affranchir de la responsabilité des crimes nazis. Mais celui-ci n'exclut pas une certaine schizophrénie, tout particulièrement parmi les « citoyens de RDA d'origine juive » selon la désignation officielle du SED, qui se traduit par un étouffement des traditions et de la religion, bref, une perte d'identité. Ainsi, dans la vision du parti, revaloriser l'histoire juive, ou du moins présenter la Shoah comme un phénomène à part et unique en son genre, c'était se détourner de la lutte des classes, donc trahir l'idéal socialiste. Les victimes juives se sont souvent vu reprocher de ne pas avoir rejoint le KPD pour combattre le national-socialisme à ses côtés et d'avoir subi passivement les persécutions.
- 23 À ce contexte déjà difficile de la mémoire, se mêle la rivalité congénitale entre les deux États allemands, qui est à l'origine de pressions sur les deux historiens. D'un côté, planait sur Wulf le soupçon de servir l'ennemi. En effet, quiconque voulait parler ouvertement du passé nazi était suspecté d'être plus ou moins lié aux intérêts du bloc de l'Est. Les ouvrages de Wulf ont paru presque tous chez un éditeur réputé socialiste, ce qui suffisait à susciter les réflexes anticomunistes de la RFA. Or, cette suspicion ne résiste pas à l'analyse des relations entre Wulf et la RDA. Au sujet de l'affaire Bräutigam¹⁰ par exemple, Wulf n'est absolument pas dupe quant aux condamnations des dérives « néo-fascistes » de la RFA par la RDA. Évoquant le « bruit de tambour » fait par la propagande est-allemande « autour du thème de la paix », il a cette remarque ironique : « On avait soudain l'impression dérangeante que Workuta se mettait à protester contre Auschwitz¹¹. » Or, la réciproque est vraie également : Eschwege a lui aussi été accusé de servir les intérêts du bloc de l'Ouest. Ainsi, lorsqu'en 1956, il a aidé la Communauté juive de Hambourg à récupérer de nombreux ouvrages échoués à Dresde durant la période nazie, on lui a reproché d'être « assujetti à l'impérialisme » (Eschwege, p. 131 et suiv.). C'est d'ailleurs le début d'une période particulièrement riche en dénonciations réciproques entre la RFA et la RDA au sujet de la présence d'anciens nazis dans les rouages de l'autre État allemand, que ce soit par la publication en 1960 d'un ouvrage ouest-allemand sur les anciens nazis occupant des postes-clés en RDA¹² ou par les éditions successives du *Libre brun* est-allemand sur la réintégration d'anciens nazis dans l'appareil d'État ouest-allemand. Dans de telles circonstances, on comprend mieux l'accueil hostile fait à des ouvrages qui recherchaient les coupables dans leur propre pays et non chez le concurrent.
- 24 À ce contexte général propice au refoulement, des raisons plus spécifiques, mais pour autant toujours liées à la guerre froide, ont contribué au rejet de leur œuvre.

Le rejet par les élites historiques et politiques

- 25 Le fait qu'on leur ait toujours refusé le qualificatif d'historiens est sans doute la meilleure preuve du manque de considération dont ils jouissaient. Le seul lieu où

Joseph Wulf fut appelé *Historiker* et non *Publizist* est la RDA¹³, tout comme Helmut Eschwege a été reconnu comme historien dans le monde occidental, mais jamais dans son propre pays. Les critiques à l'égard de Wulf ont été particulièrement sévères parmi les historiens établis, comme Martin Broszat de l'Institut d'histoire du temps présent de Munich : on lui a reproché avant tout son manque de « scientificité », d'objectivité et de crédibilité. On peut citer en exemple une recension particulièrement sévère d'Armin Mohler, philosophe connu pour ses positions ultra-conservatrices, qui, plus tard, refusera la « culpabilisation » des Allemands par le biais de la *Vergangenheitsbewältigung*¹⁴, à la fin des années 1950 : selon lui, les « pavés » de Wulf relevaient purement et simplement de la « bêtise » (*Unfug*), constituant au mieux « une sorte de carnet d'adresses destiné à poursuivre la “dénazification”¹⁵ ». On lui a également fait grief de sa technique d'écriture, et notamment du fait qu'il choisissait des titres ou des extraits « choc », souvent issus de longs documents et arrachés à leur contexte, pouvant faire penser à une méthode quelque peu « journalistique », à la recherche du scoop. Bien sûr, aujourd'hui, certaines de ses publications sont dépassées ou mériteraient d'être complétées, mais à l'époque, il a incontestablement le mérite d'avoir été un pionnier à exhumers ces documents.

- 26 Mais c'est sans doute sa controverse avec l'Institut d'histoire du temps présent, analysée par N. Berg¹⁶, qui a fait le plus grand bruit. Wulf a révélé dans *Le Troisième Reich et ses exécutants* l'implication de Wilhelm Hagen, directeur des autorités sanitaires à Varsovie, dans la mort de nombreux médecins et patients juifs. Or, au même moment, Martin Broszat montrait, dans son ouvrage *NS-Polenpolitik 1939-1945*, que l'administration civile avait plutôt tendance à essayer d'alléger les souffrances de la population polonaise (et notamment l'attitude positive de Hagen qui soignait les patients atteints de tuberculose de la même manière, qu'ils soient allemands ou polonais). Il faut savoir qu'à l'époque, Hagen est président de l'office fédéral de la santé en RFA. Il contacte Martin Broszat et entre en croisade contre Joseph Wulf. La controverse dure quelques années, avec une correspondance très rude entre les deux historiens, l'institutionnel et l'autodidacte. Hagen poursuit même Wulf en justice pour diffamation. Lors de son procès, le tribunal lui demande de retirer les deux pages de son livre sur Hagen. Wulf ne veut cependant pas remanier son texte. L'ouvrage paraît donc avec deux pages blanches. Dans ce débat, on observe le face-à-face quelque peu artificiel entre « l'objectivité » scientifique allemande et la mémoire juive prétendument subjective, qui serait forcément liée au deuil, à la commémoration.
- 27 Dans le cas de Helmut Eschwege, les opposants sont beaucoup plus directement politiques. C'est l'État lui-même et ses mécanismes de censure qui vont l'empêcher de mener son travail dans de bonnes conditions, ce qu'il relate avec force détails dans son autobiographie. Cela commence par ses expulsions répétées du SED. Or, une condition pour être un historien reconnu en RDA était d'être membre du parti. Suite au procès Slansky fin 1952, on lui retire son statut de « combattant contre le fascisme » pour celui de « victime du fascisme » (Eschwege, p. 62). Cela signifie une perte de prestige, mais également de moyens financiers, d'autant que son salaire est diminué lui aussi. Les délais de publication de ses livres parus en RDA s'étendent parfois sur plus d'une décennie : ainsi, un de ces ouvrages majeurs, *Kennzeichen J.*, qui portait un tout autre titre au départ (c'est-à-dire en 1958), a dû être remanié un nombre incalculable de fois pour satisfaire aux exigences de l'éditeur, le *Deutscher Verlag der Wissenschaften*. Il a été soumis à de nombreuses expertises par différents professeurs, comme l'historien

Bernhard Weißel, pour qui la dimension « polémique » du livre à l'encontre de l'historiographie ouest-allemande faisait défaut (Eschwege, p. 188). En clair, on lui reprochait de faire de l'histoire à la manière de la RFA. Après de nombreuses modifications allant dans le sens de l'idéologie et de la terminologie marxistes, l'ouvrage – ou plutôt une partie de l'ouvrage – est enfin publié en 1966. Le fond du problème est bien sûr de nature idéologique, comme il l'écrit : « Mon travail s'est vu disqualifié par les autorités de l'État, qui le toléraient en tant que hobby et le qualifiaient de sioniste. » (Eschwege, p. 180). Le mot est lâché : « sionisme » – l'accusation pouvait compromettre non seulement une carrière, mais également faire d'une vie « un enfer ». Eschwege parle de véritable « persécution » (Eschwege, p. 67). On l'a interrogé par exemple sur ses contacts en Israël, sur la circoncision de son fils, peu « conforme » aux idées du parti (Eschwege, p. 83) ; on lui a interdit de rendre visite à sa mère mourante en 1970. Il sera autorisé à s'y rendre seulement après la mort de celle-ci.

L'indifférence des Allemands

- 28 Mais au-delà de tous ces obstacles, le pire a sans doute été pour ces historiens de se heurter à l'indifférence de leurs concitoyens, dans une société qui n'était pas encore prête à entendre leur discours. La lettre qu'adresse Joseph Wulf à son fils, le 2 août 1974, peu de temps avant son suicide, est tout à fait symptomatique de la désillusion de l'historien : « J'ai écrit dix-huit ouvrages sur le national-socialisme et cela n'a servi à rien » (Schoenberger, p. 29). Peut-être n'avait-il pas lui-même assez confiance dans la société pour laquelle il écrivait ? Il faut dire que la proportion d'incorrigibles était loin d'être négligeable : par exemple, parmi les critiques qui lui ont été adressées, nombreuses sont celles qui mettent en avant l'appartenance « raciale » de l'auteur¹⁷. On lui a même reproché de parler un mauvais allemand, étant Juif de l'Est, avec le yiddish pour langue maternelle.
- 29 La lutte des deux historiens pour trouver un éditeur est sans doute la meilleure preuve de cette indifférence générale. Un seul a été fidèle à Joseph Wulf : Arno Scholz (éditions Arani), que Wulf lui-même taxait de folie pour publier des livres sur un thème qui n'intéressait personne. Il ne trouvera aucun éditeur allemand pour son dernier livre, *L'industrie de l'horreur*, qui n'est publié qu'en français.
- 30 Quant à Eschwege, nombre de ses ouvrages ont dû purement et simplement être publiés ailleurs qu'en RDA, comme par exemple *Selbstbehauptung und Widerstand*, auquel s'est associé Konrad Kwiet, un historien de Berlin-Ouest. Commencé en 1965, le livre paraîtra finalement en 1984 à Hambourg. En effet, la RDA ne pouvait admettre que l'on thématise l'existence de Juifs dans la résistance : cela ne cadrerait pas du tout avec l'idéologie officielle, pour qui les Juifs étaient des victimes passives. Aucun éditeur n'en a voulu, malgré le soutien de personnalités influentes comme S. Heym, S. Hermlin ou A. Zweig. À l'inverse, il est devenu une référence incontournable en RFA : la *Bundeszentrale für politische Bildung* en a fait un ouvrage de référence dans les écoles. En RDA, Eschwege ne sera « réhabilité » qu'au moment du « tournant ». Ainsi, il faut attendre 1990 pour que le journal des communautés juives de RDA reconnaisse son mérite, sans mentionner toutefois ses difficultés avec les maisons d'édition¹⁸. Pour son autre livre, *Die Synagoge in der deutschen Geschichte*, les travaux préparatoires ont commencé en 1966. Sans doute s'agissait-il là d'un thème moins sensible sur le plan

idéologique, mais Eschwege devait réunir des photos et des documents issus des deux Allemagnes. Il devait particulièrement veiller à ne pas employer l'expression « Juifs allemands » étant donné qu'il n'y avait plus que « des Juifs de RFA et des Juifs de RDA ». L'ouvrage sera finalement publié en 1980 : il aura donc fallu à Eschwege quatorze ans de travail et de lutte pour y parvenir.

- 31 Enfin, un dernier échec a profondément marqué la vie de Joseph Wulf : celui du projet d'un « Centre de Documentation Internationale » situé dans la « Villa Wannsee », tristement célèbre pour avoir abrité la conférence de Wannsee le 20 janvier 1942, qui a réglé l'organisation administrative et technique de l'extermination des Juifs d'Europe. C'était là sans doute son plus grand projet, qu'il avait développé à partir de 1965 avec un cercle d'amis et de collègues. Le but était de réunir des archives documentant la « solution finale » éparpillées aux quatre coins du monde et rédigées en allemand, en polonais, en yiddish ou en hébreu. La villa devait abriter également une bibliothèque spécialisée, des salles de séminaires et conférences, et plus tard, une exposition permanente ouverte à tous. Après avoir été un temps administrée par les Américains, cette maison est devenue propriété de la ville de Berlin, et fut louée au SPD jusqu'en 1952. À cette date, elle a été transformée en résidence de vacances pour les enfants défavorisés de Neukölln, un quartier ouvrier situé au Sud de Berlin. Or, le Sénat de Berlin-Ouest n'a jamais voulu – du temps de Wulf – reloger ailleurs cette colonie. Il y avait là un enjeu politique : la colonie de vacances était bien plus populaire que la fondation de Wulf, et ce même malgré les personnalités éminentes qui la soutenaient : que ce soient son président d'honneur, Karl Jaspers, Egon Bahr, ou encore des représentants illustres de la Communauté juive comme Heinz Galinski, Simon Wiesenthal ou encore Nahum Goldmann, le président du Congrès juif mondial, qui s'est rendu deux fois à Berlin à ce sujet. Au cours de cette lutte qui a duré plusieurs années, il y a eu des expressions très maladroites, comme celle du maire Klaus Schütz, qui a parlé de « lieu de culte macabre¹⁹ ». On trouve également des développements bucoliques sur le bien-être des enfants, d'ailleurs parfois assimilés sans aucun discernement aux victimes du national-socialisme, qui pouvaient s'ébattre joyeusement dans le paysage verdoyant, atteignant leur comble dans des publications d'extrême-droite : ainsi, dans le *Wochen-Zeitung* du 4 novembre 1966, Wulf est qualifié d'« apôtre de la pénitence intronisé par les États-Unis et redouté par l'ensemble des personnalités de Berlin-Ouest, pour qui les millions de victimes du bolchévisme mondial ne sont apparemment jamais mortes²⁰ ». Le journal recourt à une argumentation typique de la guerre froide, assimilant Wulf au camp communiste afin de le discréditer, tout en cherchant à relativiser les crimes nazis en les comparant aux crimes stalinien. D'autre part, les compétences de Wulf ont été remises en cause, tout comme son statut d'apatride et sa judéité. Il aurait même reçu des menaces de mort (Berg, p. 454). En 1970, il décide de renoncer à son projet et se sent abandonné de tous. Il faut dire que le caractère symbolique du lieu n'était pas compris par tous à l'époque. Même une autorité morale comme Heinrich Grüber était contre, et ce dernier s'est montré très virulent à l'égard de Wulf, craignant que ce centre ne suscite des réactions antisémites²¹. Mais surtout, on doutait à l'époque de la nécessité d'une telle entreprise : la guerre froide avait placé d'autres priorités à l'ordre du jour. Le rabbin Nathan Peter Levinson résume très bien cet échec, qui serait lié selon lui « justement à ce mécanisme de refoulement contre lequel Wulf s'est battu toute sa vie²² ». Ainsi, jusqu'au début des années 1970, l'opinion n'était pas prête à entendre la voix des Cassandre. Ce contexte défavorable va se

transformer sensiblement au cours des deux décennies suivantes, malheureusement trop tard pour Joseph Wulf.

Un climat plus propice aux recherches sur l'histoire de la Shoah et l'histoire juive dans les années 1970 et 1980

- 32 Il est généralement admis que les années 1970, et plus encore les années 1980, ont vu se débloquent un certain nombre de verrous au sujet de la *Vergangenheitsbewältigung*, et les thèmes abordés par Wulf et Eschwege sont directement concernés par ce phénomène. Le changement est surtout tangible en RFA. Toutefois, Wulf est mort trop tôt pour percevoir cette évolution des mentalités. Il a en quelque sorte désespéré de l'attitude des Allemands au moment même où celle-ci était en train de changer. L'ironie du sort veut que la lettre de l'éditeur acceptant enfin de publier son autobiographie soit arrivée trop tard, le jour même où il s'est défenestré. Son assistante était montée en toute hâte lui apporter la bonne nouvelle lorsqu'elle l'a trouvé mort.
- 33 Eschwege, quant à lui, continue certes à subir des chicanes de la part du pouvoir en raison de ses recherches dans le domaine de l'histoire juive : ainsi, en 1976, il est dégradé au rang de portier de l'université technique de Dresde pour avoir photocopié un article « illicite ». Mais ce coup d'éclat a tellement attiré l'attention de l'Ouest que Eschwege a bien vite réintégré ses fonctions. On voit ainsi qu'à partir de la seconde moitié des années 1970, la RDA ne pouvait plus se permettre de tels scandales ; l'affaire Biermann avait déjà fait suffisamment de bruit. Il faut dire que c'est aussi l'époque où l'État est-allemand commençait à choyer la minorité juive, pensant que celle-ci pouvait être une alliée précieuse pour obtenir le rapprochement tant rêvé par Honecker avec les États-Unis.
- 34 Pour Wulf, le succès sera posthume et on peut considérer que sa réhabilitation s'est produite le jour de l'ouverture de la Maison de la Conférence de Wannsee. Son projet est en effet repris par la ville de Berlin (alors sous une majorité CDU) à la fin des années 1980. Il n'y aura alors plus aucun problème pour trouver les moyens financiers ni pour reloger les enfants sur l'autre rive du Wannsee. La villa sera ouverte au public pour les cinquante ans de la Conférence, le 20 janvier 1992. Sa médiathèque porte aujourd'hui le nom de Joseph Wulf. On semble enfin avoir pris conscience du caractère pionnier de son œuvre, même si ses livres ne sont plus beaucoup lus ni cités par les historiens.
- 35 Si on se pose la question du bilan de l'œuvre de Eschwege, on peut dire qu'il aura réussi à avoir une certaine influence au-delà de la communauté juive, ce qui est remarquable dans les conditions de la RDA, par exemple, par l'intermédiaire de l'*Aktion Sühnezeichen*, ou de la *Gesellschaft für christlich-jüdische Zusammenarbeit*. Aujourd'hui, on ne trouve plus guère ses livres que dans des librairies d'occasion, mais il aura tout de même bénéficié de la relative ouverture de la seconde moitié des années 1980 – ce qui nous rappelle que la notion de phases dans la guerre froide et plus précisément dans la culture de la guerre froide, est extrêmement pertinente.
- 36 En conclusion, Joseph Wulf et Helmut Eschwege font partie de ceux que Michael Brenner appelle ces « historiens oubliés²³ ». Leur destin illustre une frange d'histoire des mentalités de la RFA et de la RDA. Tous deux ont été à la fois des Cassandre et des « trouble-fête », dérangeant fortement les consciences allemandes, qui s'étaient

installées dans le confort moral de la reconstruction. On peut même considérer que, dans une certaine mesure, ils ont fait œuvre de visionnaires : Joseph Wulf a en effet anticipé de nombreux débats qui n'ont éclaté que bien plus tard, tels le rôle de la Wehrmacht sur le front de l'Est ou la continuité des élites en RFA, tandis que Helmut Eschwege a été l'un des premiers à saisir le problème du traitement des Juifs en RDA, un domaine de recherche qui prendra une ampleur considérable dans les années 1990-2000. Ainsi, leur véritable succès n'a été que posthume. Les entraves étaient certes plus ténues à l'Ouest, mais bien réelles, tandis que l'Est se caractérise par plus de brutalité dans son contrôle des idées. Nous retiendrons cependant que dans les deux cas, une position un peu décalée était immédiatement interprétée – par un réflexe de défense presque paranoïaque – comme une allégeance au camp adverse. Enfin, l'étude de leurs parcours montre combien la communication entre historiens juifs et non-juifs a été difficile à établir et à quel point le statut d'un certain nombre d'auteurs juifs en Allemagne a pu être précaire dans les années 1950-1960. À cette époque, il fallait se justifier pour aborder le sujet de la Shoah, alors qu'aujourd'hui, il faut plutôt se justifier de son silence face à celui-ci. Les temps ont résolument bien changé, et avec eux la notion même de progrès.

BIBLIOGRAPHIE

Archives

Centrum Judaicum : CJA 5A1, 1065 (Wannsee-Villa 1986-1987), CJA 5B1, 179 (Helmut Eschwege).

Joseph Wulf Archiv Wannsee.

Références bibliographiques

Aktion Sühnezeichen/Friedensdienste, *Sachor. Nicht Vergessen. Erinnerung an Joseph Wulf*, Berlin (Ouest), 1989.

BERG Nicolas, « “Die Lebenslüge vom Pathos der Nüchternheit”. Subjektive jüdische Erinnerung und objektive deutsche Zeitgeschichtsforschung: Joseph Wulf, Martin Broszat und das Institut für Zeitgeschichte in den 60er Jahren », dans *Süddeutsche Zeitung*, 17 juillet 2002, p. 14.

—, « Ein Außenseiter der Holocaustforschung – Joseph Wulf (1912-1974) im Historikerdiskurs der Bundesrepublik » dans *Leipziger Beiträge zur jüdischen Geschichte und Kultur*, vol. 1, Munich, 2003, p. 311-346.

—, *Der Holocaust und die westdeutschen Historiker*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2003.

BRODER Henryk et VAN DER MEULEN Frans, *Joseph Wulf – Ein Schriftsteller in Deutschland*, Documentaire WDR, Cologne, Schnäuzer & Langhaar Produktion, 1981 (90 min).

ESCHWEGE Helmut, « Die unorthodoxe Sicht der Jüdischen Geschichte in der DDR », dans O. Robin, *Jüdisches Leben aus der DDR*, Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 1988.

—, *Fremd unter meinesgleichen. Erinnerungen eines Dresdner Juden*, Berlin, Christoph Links Verlag, 1991.

HOMANN Ursula, « Auschwitz – Exil – Vergessenwerden. Felix Nussbaum – Klara Blum – Joseph Wulf – Else Lasker-Schüler – Robert Neumann », dans *Tribüne*, Jg. 43, 2004, Heft 172, p. 76-87.

KÄPPNER Joachim, *Erstarrte Geschichte. Faschismus und Holocaust im Spiegel der Geschichtswissenschaft und Geschichtspromaganda der DDR*, Hambourg, Ergebnisse-Verlag, 1999.

KÜHLING Gerd, « Schullandheim oder Forschungsstätte? Die Auseinandersetzung um ein Dokumentationszentrum im Haus der Wannsee-Konferenz (1966/67) », dans *Zeithistorische Forschungen*, 5. Jg, 2008, Heft 1, p. 211-235.

PICKSHAUS Peter Moritz., *Joseph Wulf – Außenseiter der Geschichtsforschung*, Documentaire radio SWR/NDR, 26 janvier 2005.

SCHOENBERNER Gerhard, *Joseph Wulf. Aufklärer über den NS-Staat. Initiator der Gedenkstätte Haus der Wannsee-Konferenz*, Berlin, Hentrich & Hentrich, Collection « Jüdische Miniaturen », 2006.

NOTES

1. Marcel Reich-Ranicki, *Über Ruhestörer. Juden in der deutschen Literatur*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1989.
2. *Joseph Wulf – Ein Schriftsteller in Deutschland*, Documentaire WDR, 1981 (90 min).
3. Lettre du 2 août 1974 à Wolf Graf Baudissin, Nachlass Wulf (ZAGID), B 2/7 (91/15).
4. Lettre à G. Schoenberger du 24 juin 1974, cité par Schoenberger, p. 48.
5. Dans une lettre à Marion Gräfin Dönhoff du 5 décembre 1967. Joseph Wulf Sammlung, #177 (Bibliothèque Gedenkstätte Haus der Wannseekonferenz).
6. Interview de Wulf, « Geständnisse eines Autors » dans le *Deutsche Rundschau*, 84. Jg, Heft 9, 1958. Cité dans *Sachor – Nicht vergessen. Erinnerung an Joseph Wulf*, Berlin, 1989, p. 29-34.
7. « Eine wenig beachtete Ehrung », dans *Tagesspiegel*, 12 décembre 1964.
8. Sauf par Henryk Broder, qui lui a consacré avec Frans van der Meulen, un documentaire pour la WDR en 1981 : *Joseph Wulf – ein Schriftsteller in Deutschland*, cité.
9. Interview par Will Schaber, « Portrait der Woche », dans *Aufbau*, 22 décembre 1967.
10. Otto Bräutigam (1895-1992), ancien dignitaire du régime national-socialiste, ayant participé activement à la destruction des Juifs d'Europe, a réintégré le ministère des Affaires étrangères de la RFA en 1958. Deux ans auparavant, le comité « pour l'unité allemande » de RDA (en réalité un organisme chargé de la propagande envers la RFA) avait publié son *Journal de Guerre*. Celui-ci ne sera publié qu'en 1987 en RFA.
11. Interview de Wulf, 1958, cité.
12. Untersuchungsausschuss Freiheitlicher Juristen (éd.), *Ehemalige Nationalsozialisten in Pankows Diensten*, Berlin-Ouest, 1960.
13. Walter Huder, « Remigration als Todesfalle. In memoriam Joseph Wulf », dans *Gesellschaft für Exilforschung, Nachrichtenbrief*, 9-10 décembre 1988, p. 187.
14. *Vergangenheitsbewältigung: Von der Läuterung zur Manipulation*, Stuttgart, Seewald, 1968.
15. Cité par U. Homann, *Tribüne*, Jg. 43, 2004, Heft 172, p. 81.
16. « Die Lebenslüge vom Pathos der Nüchternheit. Subjektive jüdische Erinnerung und objektive deutsche Zeitgeschichtsforschung: Joseph Wulf, Martin Broszat und das Institut für Zeitgeschichte in den 60er Jahren », dans *Süddeutsche Zeitung*, 17 juillet 2002, p. 14.
17. Interview de Wulf, 1958, cité.
18. *Nachrichtenblatt des Verbandes der Jüdischen Gemeinden in der DDR*, juin 1990, p. 27.

19. Klaus Schütz, « Meine Antwort an Rolf Hochhuth », dans *Welt am Sonntag*, 5 novembre 1967.
 20. « Rachedenkmal statt Kinderheim. Ein neues Haus des Hasses in Berlin », dans *Deutsche Wochen-Zeitung*, 4 novembre 1966.
 21. Voir par exemple *Die Mahnung*, l'organe de l'Association des persécutés du régime nazi, 15 décembre 1967, « Zur Diskussion über das Dokumentationszentrum ».
 22. N. P. Levinson, « Joseph Wulf zum Gedenken », dans *Allgemeine Jüdische Wochenzeitung*, 25 octobre 1974, p. 7. Notons que Levinson considère Wulf comme « l'historien de la Shoah ».
 23. Michael Brenner, « Vergessene Historiker », dans I. von der Lühe (et al.), « *Auch in Deutschland waren wir nicht wirklich zu Hause* ». *Jüdische Remigration nach 1945*, Göttingen, Wallstein, 2008.
-

RÉSUMÉS

Dans le monde d'après 1945, marqué par la terrible découverte des camps de concentration, il est indéniable que le devoir de mémoire et le travail sur l'histoire de la Shoah ont constitué des champs essentiels de ce que l'on peut appeler une « culture progressiste », au sens où l'on devait chercher à comprendre et à interpréter les erreurs passées afin d'en tirer des leçons pour l'avenir. L'irruption de la guerre froide à ce moment de crise dans la conscience européenne n'a sans doute pas été favorable aux avancées en ce domaine.

Afin d'analyser ce phénomène, les destins des deux historiens Joseph Wulf (1912-1974) et Helmut Eschwege (1913-1992) peuvent d'une certaine manière être mis en miroir. Tous deux d'origine juive et persécutés sous le régime national-socialiste, ils n'ont eu de cesse, après 1945, de sensibiliser la population allemande à l'histoire du peuple juif et aux dangers de l'antisémitisme. À leur manière, ils ont tenté de penser et de transformer le monde d'après 1945. Une même volonté les animait : rendre justice et hommage aux victimes de la Shoah. Dans des situations très différentes, ils semblent pourtant s'être heurtés à des problèmes similaires, liés en grande partie au contexte politique et culturel de la guerre froide.

In der Nachkriegsgesellschaft, die von der traumatischen Entdeckung der Konzentrationslager geprägt wurde, sind die Erinnerungspflicht und die Aufarbeitung der Shoah unbestreitbar zu Hauptfeldern einer „fortschrittlichen Kultur“ geworden, wobei man sich bemühen sollte, die vergangenen Fehler zu verstehen und zu interpretieren, um daraus Lehren für die Zukunft zu ziehen. Der Anfang des Kalten Krieges in dieser Krisenzeit hat sicherlich nicht zur Förderung dieses Aufklärungsprozesses beigetragen.

Um dieses Phänomen zu untersuchen, wollen wir die Lebenswege und Werke zweier Historiker untersuchen: Joseph Wulf (1912-1974) und Helmut Eschwege (1913-1992), die in Beziehung gebracht werden können. Beide sind nämlich jüdischer Herkunft und wurden unter dem Nationalsozialismus verfolgt. Sie haben sich ihr Leben lang dafür engagiert, die deutsche Bevölkerung mit der Geschichte der Juden und den Gefahren des Antisemitismus vertraut zu machen. In dieser Hinsicht haben sie dazu beigetragen, die Nachkriegswelt neu zu denken und zu verändern. Beide hatten denselben Willen: den Opfern der Shoah gerecht zu werden. Obwohl sie in sehr unterschiedlichen Kontexten gearbeitet haben, sind sie anscheinend ähnlichen Problemen begegnet, die mit dem politischen und kulturellen Kontext des Kalten Krieges nicht wenig zu tun hatten.

INDEX

Schlüsselwörter : Bundesrepublik Deutschland, DDR, Geschichtswissenschaft, Holocaustforschung, jüdische Identität

Mots-clés : histoire de la Shoah, historiographie, identité juive, RDA, RFA

AUTEUR

LAURENCE GUILLON

Maître de conférences en Civilisation allemande à l'université de Paris-Ouest (Nanterre)